

Paulhan

Le souci d'autrui

Jean Paulhan, *Choix de lettres*, par Dominique Aury et Jean-Claude Zylberstein, revu et annoté par Bernard Leuilliot, I — 1917-1936, *La littérature est une fête*, Paris, Gallimard, 1986, 510 pages

Jean Paulhan, Francis Ponge, *Correspondance 1923-1968*, édition critique annotée par Claire Boaretto, Paris, Gallimard, 1986, 2 volumes

Robert Mélançon

Volume 29, numéro 2 (170), avril 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60461ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Mélançon, R. (1987). Paulhan : le souci d'autrui / Jean Paulhan, *Choix de lettres*, par Dominique Aury et Jean-Claude Zylberstein, revu et annoté par Bernard Leuilliot, I — 1917-1936, *La littérature est une fête*, Paris, Gallimard, 1986, 510 pages / Jean Paulhan, Francis Ponge, *Correspondance 1923-1968*, édition critique annotée par Claire Boaretto, Paris, Gallimard, 1986, 2 volumes. *Liberté*, 29(2), 112-117.

ROBERT MELANÇON

Paulhan: le souci d'autrui

Jean Paulhan, Choix de lettres, par Dominique Aury et Jean-Claude Zylberstein, revu et annoté par Bernard Leuilliot, I — 1917-1936, La littérature est une fête, Paris, Gallimard, 1986, 510 pages.

Jean Paulhan, Francis Ponge, Correspondance 1923-1968, édition critique annotée par Claire Boaretto, Paris, Gallimard, 1986, 2 volumes de 368 pages chacun.

Voici peut-être, incomplète encore, publiée par fragments, l'œuvre essentielle de Jean Paulhan, c'est-à-dire l'un des grands textes du siècle et l'un des plus beaux monuments de la prose française. Bien plus qu'un document sur la vie littéraire parisienne (les historiens de la littérature y trouveront certes une riche pâture), ces lettres sont une œuvre édifiée avec patience tout au long d'une vie.

Paulhan savait à coup sûr que, tôt ou tard, sa correspondance serait publiée. Rédacteur en chef puis directeur de la NRF, il était amené à écrire à presque tous ceux qui ont compté, d'une façon ou d'une autre, dans la littérature française entre 1920 et 1960 environ, pour solliciter des textes, en refuser, demander des corrections, justifier le sommaire d'un numéro. L'index des noms de ce *Choix de lettres* si restreint équivaut presque déjà à celui d'une histoire de la littérature française contemporaine. Quand la *Correspondance générale* sera publiée, les noms de tous les écrivains français du premier demi-siècle y figureront vraisemblablement, soit à titre de destinataires, soit parce qu'il y sera question d'eux. Bien des

œuvres s'en trouveront éclairées, remises en perspective, replacées dans leur contexte, mises à leur juste place. Déjà la publication intégrale de la correspondance avec Francis Ponge montre à l'évidence tout ce que l'œuvre si personnelle de Ponge doit à ses encouragements, à ses critiques, à ses conseils, à son obstination à la publier et à la promouvoir; les lettres de 1937 à 1942 montrent même que *Le Parti pris des choses* a pris forme grâce à l'intervention de Paulhan, qui a fini par en choisir et en ordonner les textes, révélant Ponge à lui-même. Celui-ci écrivait, le 6 juillet 1942:

La petite brochure grise (choix et arrangement y sont de toi si excellents) s'impose à moi chaque jour, après m'avoir surpris d'orgueil. Elle m'apprend plus sur moi-même et sur mon œuvre (à venir) que vingt années d'interrogations, ou de hérissements.

Mais ces questions, qui passionneront les historiens de la littérature, ne justifieraient pas à elles seules tout l'intérêt qu'on prend à la lecture de ces lettres. Depuis plus de dix mois, j'en ai fait un de mes livres de chevet, l'ouvrant au hasard après une première lecture continue et y trouvant chaque fois le même émerveillement; comment résister à cette ouverture d'une lettre de mai 1932 à Marcel Jouhandeau?

Hier, nous avons rempli le bassin d'eau. Elle paraît s'y plaire, y rester. Il faut que j'y voie se refléter le cèdre, la part de ciel entre les tilleuls et les iris du bord, pour comprendre enfin pourquoi l'on a inventé les bassins (et tant de choses à comprendre encore!): c'est pour donner de la fragilité à tout ce qui sans eux serait trop solide, donnerait trop de confiance. A présent le jardin entier semble parti à l'aventure.

Paulhan aurait sans doute laissé une riche correspondance même s'il n'avait pas été directeur de la NRF. Avant de le devenir, il écrivait longuement à des amis et à des proches, et, plus tard, le ton de ses lettres à Gide, Jouhandeau, Larbaud, Ponge, Rolland de Rénéville, d'autres, ira bien au delà de ce qu'auraient exigé ses fonctions.

A les lire, on a le sentiment qu'il s'y est mis tout entier. On y trouve des choses vues et très précisément notées, des portraits, des paysages, des anecdotes et des jugements littéraires et politiques, une analyse de soi où la réserve est une façon de se livrer, des histoires d'animaux (pour lesquels il avait une passion), le cheminement spirituel de toute une vie, des projets, des notes, des ébauches de ses propres œuvres. Ces milliers de pages à tant de correspondants divers ont été en quelque sorte le journal de Paulhan. Ce choix — c'en est un — est significatif: écrire des lettres au lieu de se confier à un journal, c'était se soumettre au regard des autres, se mesurer à eux, se soucier d'eux plutôt que de soi seul, s'imposer un effort d'exactitude et de vérité en formulant pour d'autres ce qui restait peut-être obscur parfois pour soi-même, provoquer une réponse dont il faudrait, quelle qu'elle soit, tenir compte, se refuser les aises de la solitude. Jean Paulhan ou le souci d'autrui. En février 1967, il écrivait à Pierre Oster: «Et puis il y a, dans le suicide, un mépris des autres que je n'aime pas» (*NRF*, mai 1969, p. 1038). La recherche d'un lieu où l'échange serait possible, où le dialogue gagnerait en profondeur, donne leur raison d'être à tant de lettres. Paulhan y parle de lui-même, relativement peu; surtout, il s'enquiert des autres, leur demande de préciser leur pensée, de mieux peser leurs mots; il commente leurs textes, s'émerveillant plus souvent qu'à son tour peut-être (mais quelle leçon dans cette disponibilité!). Le ton, toujours courtois et précis, insistant parfois, évoque celui d'un Socrate qui aurait écrit. Paulhan soutient rarement une thèse ou une opinion, mais, faisant sienne l'exigence socratique, il demande à tout moment qu'on pense vraiment ce qu'on pense. Il s'ensuit que ses lettres sont le lieu d'une vraie recherche philosophique. Elles se tiennent résolument à l'écart des formes que prend presque toujours, aujourd'hui, le discours des philosophes, mais l'exigence fondatrice de la philosophie s'y réaffirme calmement telle qu'elle s'est incarnée une première fois dans la personne et la conversation de Socrate.

La plus grande chose, peut-être, qui se dégage de ces pages, qui s'impose lentement à la lecture, c'est la figure de Jean Paulhan lui-même. Non pas qu'il se soit préoccupé de tracer son portrait: peu d'hommes semblent avoir été à ce point dépris d'eux-mêmes, libres et désintéressés. Presque toujours il s'inquiétait du travail de celui à qui il écrivait, ne ménageant pas critiques, encouragements, remarques, commentaires, mais refusant le rôle de mentor littéraire que certains auraient bien voulu lui faire jouer pour eux. Dans une de ses premières lettres à Ponge, il s'en défendait:

Promettez-moi de ne plus me demander de conseils. J'aimerais écrire ce que vous écrivez.

Toujours, avec une honnêteté intellectuelle dont il y a finalement assez peu d'exemples, il se refusait à tout double jeu; ce qu'il écrivait à l'un concernant un tiers, il n'hésitait pas à l'écrire à nouveau au principal intéressé. Qu'on se reporte pour s'en convaincre à certaines lettres à Mauriac et à Gide à propos d'un article du premier où le second se trouvait pris à partie (*Choix de lettres*, pp. 271-275). Il était très exigeant pour les autres, auxquels il lui arrivait de retourner leurs textes en demandant des modifications, et «modifications» est parfois un mot bien faible: «il me proposa de réduire mes quatre gros manuscrits à cinquante pages qui seraient publiées en plaquette», a rapporté Claude Martine dans un témoignage intitulé, il faut le noter, «Un ferme soutien» (*NRF*, mai 1969, p. 683). Mais exigeant, il l'était encore plus pour lui-même: *Les Fleurs de Tarbes*, achevées pour la première fois en 1925, sans cesse reprises, remaniées, réécrites, terminées plus d'une fois, prolongées, recommencées, ne paraîtront finalement qu'en 1941.

L'image la plus répandue de Paulhan est celle de «l'éminence grise» des lettres françaises, et on attendait vaguement de la publication de sa correspondance des «révélations» — scandaleuses, qui sait? —, des éreintements secrets de quelques célébrités, tout le dessous des cartes de la *NRF*. Rien n'est plus contraire à ce qu'on découvre dans ces lettres. Certes,

quelques uns n'y sont pas ménagés, André Breton notamment, mais tout cela était déjà public et ne contredit en aucune façon ce que Paulhan avait publié, en le signant, dans la *NRF*. On ne lit rien de trouble, rien de suspect, rien de manigancé dans ces pages. Une lecture suivie laisse au contraire le sentiment d'une exemplaire fidélité à soi-même et aux autres.

*

Un mot, enfin, sur la façon de publier cette correspondance. Le *Choix de lettres* établi par Dominique Aury et Jean-Claude Zylberstein, revu et annoté par Bernard Leuilliot, est exemplaire. On regrette seulement qu'il ne soit pas plus abondant même s'il formera la matière de trois forts volumes. Le premier, qui couvre les années 1917-1936, porte un très beau titre: *La Littérature est une fête* (ne l'avons-nous pas trop oublié?). L'annotation «s'en tient à l'élucidation des faits». Je ne crois pas qu'il faille demander autre chose à des notes, même si la mode (il y a des modes jusque là) veut maintenant qu'on les gonfle au moindre prétexte. Celles-ci, qui échappent à ce travers, me paraissent parfaites. Par contre, la *Correspondance Jean Paulhan — Francis Ponge*, publiée en édition critique et annotée par Claire Boaretto, comporte un appareil beaucoup plus développé, qui aurait gagné à être allégé. La présentation des variantes de certaines lettres (entre crochets dans le corps du texte), dont les brouillons avaient été conservés par Ponge, gêne considérablement la lecture, et il faut avouer que ces variantes ne présentent pas grand intérêt; en outre, la rédaction des notes, cette fois, ne «s'en tient» pas «à l'élucidation des faits», ce qu'on peut regretter puisque la lecture se trouve parfois filtrée par des interventions dont on se serait bien passé. Enfin, il aurait mieux valu rejeter tout l'apparat critique à la fin de l'ouvrage ou, à tout le moins, en bas de page, au lieu de le glisser entre les lettres mêmes, ce qui crée un monstre typographique.

La préface du *Choix de lettres*, dans laquelle Dominique Aury dit en trois pages denses tout ce qu'il fallait, annonce que l'édition critique de la *Correspondance Jean Paulhan-Valéry Larbaud* «est prête à paraître chez Gallimard». Il faut espérer qu'elle soit publiée le plus tôt possible, comme les deux autres volumes de ce *Choix de lettres* si bien inauguré: *Traité des jours sombres (1937-1947)* et *Le Clair et l'obscur (1948-1968)*. Au fait, à quand les *Oeuvres complètes*, vraiment «complètes», de Paulhan dans la Bibliothèque de la Pléiade?